

« Dans les coulisses »
Théâtre
Sophie Chabanel et Denis Déon
Juin 2024

Ce projet a bénéficié du soutien de la DRAC Auvergne-Rhône-Alpes

L'origine du projet

Denis Déon, comédien, et Sophie Chabanel, romancière et essayiste, ont fait connaissance lors d'une rencontre en librairie – Denis lisait des extraits du *Blues du chat* (Seuil, 2019).

Ayant constaté la curiosité du grand public pour les « coulisses de l'écriture » (d'où viennent les idées, comment se faire publier...), Sophie Chabanel a décidé d'écrire un texte sur ce thème, non pas pour le publier mais pour le mettre en scène, avec Denis. Le projet « Dans les coulisses » était né !

De quoi ça parle...

On a tous en nous des moments de lecture heureux qui remontent à l'enfance, mais aussi, en grattant un peu, des souvenirs d'écriture plus ou moins réjouissants : lettres de motivation désespérées, SMS torrides, réclamations furibardes, poèmes adolescents... Dans un texte inédit sensible et drôle, Sophie Chabanel évoque toutes les facettes de l'écriture. Des vestiaires d'une piscine dysfonctionnelle aux bureaux des grands éditeurs, elle nous invite dans son parcours d'écriture : moments de grâce et de découragement, entre confidences et défoulement. Une traversée enthousiaste qui interroge notre rapport singulier à l'écrit.

Côté pratique

Sur scène, un comédien et une autrice se passent la balle : Denis Déon met en voix les extraits de livres, de lettres et de journal intime ; Sophie Chabanel évoque son expérience et ses tours de main. **La lecture peut être suivie d'un atelier d'écriture et/ou d'un temps de partage sur la lecture à voix haute.**

Côté matériel, il nous suffit de deux chaises.

Durée : environ 1 heure

Contacts :

Sophie Chabanel, sophie.chabanel@gmail.com Tel : 06 78 50 16 10

Denis Déon, denis.deon@gmail.com Tel : 06 82 30 52 75

L'écriture de ce texte a été soutenue par la DRAC Auvergne-Rhône-Alpes, dans le cadre d'un appel à projets transdisciplinaires.

Les intervenants

Denis Déon, comédien et "liseur" de texte depuis trente ans

Denis Déon a mis en scène et joué des adaptations d'œuvres d'auteurs contemporains, notamment "les clefs du bonheur" de Vincent Ravalec et "l'étourdissement" de Joël Egloff.

Proche de l'idéal du théâtre citoyen de Jean Vilar, Denis a présenté ses spectacles dans des lieux non théâtraux : bars, fermes agricoles, ateliers d'artisans, avec l'objectif d'amener au théâtre un nouveau public. Il s'est engagé également dans des projets de territoire avec deux compagnies d'arts de la rue, BlÖffique Théâtre et La Cie Sens inverse en créant des spectacles avec les habitants.

Depuis 2005, il propose des lectures publiques en partenariat avec la Librairie « Vivement dimanche » de Lyon : textes de Pascal Garnier, Bernard Friot, David Vann, Jean Paul Didierlaurent, Hugo Boris, Sophie Chabanel, Jon Kalman Stefansson...

Il a aussi participé à des lectures en médiathèques et bibliothèques : « les racontars arctiques » de Jorn Riel, « le liseur du 6h27 » de Jean Paul Didierlaurent", « L'aube sera grandiose » d'Anne laure Bondoux » (dans le cadre de la nuit de la lecture)...

Denis intervient en lycée et classe préparatoire pour des stages de lecture à voix haute.

Sophie Chabanel, autrice, formatrice et animatrice d'ateliers d'écriture

Sophie Chabanel a publié 10 ouvrages chez différents éditeurs (Seuil, Albin Michel, Aube, Pommier, Bayard...). Des romans, dont quatre policiers, des récits littéraires sur les sans-abris, des essais, notamment sur l'environnement, et bientôt un roman pour les ados. Curieuse et engagée, elle écrit les livres qu'elle a envie d'écrire, sans se soucier des genres. Il lui arrive aussi d'écrire des articles, pour le Huffington Post ou Philonomist.

En parallèle, elle est formatrice sur la communication et l'accompagnement du changement – elle a fait ses études à HEC. Elle propose aussi des conférences sur le management vu à travers les écrivains littéraires et des ateliers d'écriture pour différents publics : lycéens, dirigeants d'entreprise...

Quelques extraits

Textes en noir : lus par Sophie Chabanel

Textes en bleu : lus par Denis Déon

EXTRAIT 1

Dans un autre registre, le travail aussi m'a toujours apporté matière à écrire – tout fait ventre. D'abord pour ricaner – mon début de carrière dans une mutuelle d'assurance en folie prêtait au ricanement. Ensuite, quand mon nouveau métier auprès des mal-logés ou sans logis du tout m'a fait côtoyer la tragédie, pour raconter, juste raconter – sans gras inutile. Lorsque Clemenceau était rédacteur en chef de l'Aurore, il donnait aux journalistes débutants le conseil suivant : « *Un sujet, un verbe, un complément et pour les adjectifs, vous viendrez me voir* ».

Au début, j'ai cru à un surnom, une blague – on aurait bien besoin de quelques blagues. Un jour, en réunion, je m'enhardis à poser la question : pourquoi toute l'équipe surnomme-t-elle ce lieu d'accueil pour SDF le chaos ? La présidente me précise, sans commenter ni sourire, que CAO signifie Centre d'Accueil et d'Orientation.

« Envoyer des personnes à la rue vers le CAO, n'ayons pas peur des mots, c'est une trouvaille !
Le génie qui a choisi ce sigle mériterait d'être décoré ! »

Ma remarque est accueillie dans un silence glacial. Ma collègue préférée, qui partage mon bureau (parfois, la vie est bien faite), me donne l'explication en privé. Le génie en question, qui préside toujours la structure, est le beau-frère de notre présidente. Il ne sera pas décoré. Moi non plus.

EXTRAIT 2

C'est alors qu'a débuté la série des lettres furibardes, aux journaux et ailleurs. Ecrire pour se défouler, vous devriez essayer. Mon premier courrier du genre était adressé à un hebdomadaire suisse qui avait titré, au sujet de l'ex Yougoslavie en guerre : « *Doit-on redouter le pire ?* ». On venait de découvrir le viol systématique des femmes bosniaques par les combattants adverses. *Pire que quoi ?* demandait mon courrier, resté sans réponse.

Ma dernière missive en date portait sur un sujet moins grave.

Piscine, salle des coffres... et monde d'après !

En temps normal, je vais à la piscine toutes les semaines. Je ne nage pas très bien, pas très vite, pas très longtemps. Mais j'y vais toutes les semaines : on a les motifs de fierté qu'on peut. J'y trouve à la fois plaisir et bonne conscience – cela ne va pas toujours de pair.

Depuis le Covid, pas de piscine, forcément. Comme tout le monde. Enfin, pas tout à fait comme tout le monde. A Lyon, nous avons la chance d'avoir une piscine d'hiver en extérieur, qui n'a jamais fermé. Chaque mercredi matin, à 8h55, j'étais sur mon ordinateur, loyale, au taquet : les réservations pour la semaine ouvraient à 9h. Mais le site était saturé : je n'ai pu réserver qu'une fois. En un an, j'ai passé peu de temps dans la piscine mais beaucoup de temps sur le site de la piscine.

Tout récemment, la jauge a augmenté. La réservation par Internet reste obligatoire mais il y a de la place, alléluia ! Alors vous arrivez là-bas, au bord du Rhône, content et confiant. Avec votre carte 25 heures chargée à bloc et votre mail de confirmation victorieusement ouvert sur

vosre Smartphone. Et vous donnez votre nom au vigile, et le vigile a un listing des réservations, et vous êtes dessus. Et vous lui souriez.

Alors vous allez au tourniquet, content, non, heureux. Bientôt descendre l'échelle, glisser sous l'eau, écarter les bras, reprendre son souffle après les premières brasses.

Mais le tourniquet, modèle métro, refuse de tourner. Et vous semonce, sur son petit écran gris froid : « Aucun créneau horaire réservé. »

Alors vous expliquez votre cas au maître-nageur en tongs et T-shirt MNS, qui est là on ne sait pas pourquoi – protéger le tourniquet de la noyade ? Il vous explique que c'est normal, que votre réservation n'est pas associée à votre carte, qu'il faut aller au guichet. La queue est longue. Et, surtout, lente. Cinq à six minutes par client : j'ai compté. Mais tout le monde est patient, on retourne à la piscine, c'est la fête. Une bonne demi-heure après, vous nagez enfin, tout est oublié.

Tellement content que vous revenez le surlendemain, tout ému d'avoir encore trouvé une place. Et là, même ascenseur émotionnel : le vigile vous trouve, le tourniquet ne vous trouve pas. La queue est aussi lente, et un peu plus longue. Alors l'énervement monte peu à peu, malgré la méditation de ces derniers mois – faute de nager, j'ai médité : il faut croire que j'ai un bon fond.

Ce truc est complètement con, non ? Sans réfléchir, vous prenez les voisins à témoin, pour vous rassurer sur votre santé mentale. « C'est pas un peu nul, ce système ? Si les agents de sécurité vérifient votre inscription sur leur listing, à quoi ça sert d'associer la réservation à la carte ? C'est juste une piscine, pas une salle des coffres ! »

Silence embarrassé. Le maître-nageur vous regarde d'un sale œil – il est évident qu'il préférerait vous noyer que de vous sauver. Et vous lui dites que ce n'est évidemment pas contre lui, mais quand même, le système est complètement con – vous auriez voulu un terme plus modéré, trop tard. « Ça ne sert à rien de s'énervier, Madame, c'est la pandémie, c'est compliqué » vous assène-t-il. Vous n'êtes pas sûre de voir le lien entre la pandémie, le tourniquet, le créneau et la carte. Mais les voisins ont l'air gênés pour vous, et vous comprenez que vous êtes une râleuse sans cœur qui n'a rien compris à l'union sacrée et à la solidarité nationale. Alors vous la bouclez. Mais vous l'avez mauvaise. Depuis un an, vous faites des

efforts admirables pour ne rien critiquer : les masques, les universités arrêtées, les musées fermés. Pas facile de gérer une crise pareille, avez-vous répété à l'envi. Mais ce putain de tourniquet à la con, quand même, vous auriez bien aimé que quelqu'un pense comme vous.

EXTRAIT 3

Ecrire l'énervement, et écrire la tristesse. J'ai gâché un arbre ou deux pour évacuer mon premier chagrin d'amour, puis tenté d'en tirer un livre sur mon premier ordinateur d'occasion, acheté exprès. Malheureusement, la touche du *n* ne fonctionnait pas – j'ai toujours été douée en affaires. La mésaventure m'a donné l'idée, plus tard, de faire écrire à mon héroïne fauchée Birgit Pécuchet un mémoire de psycho sans la lettre e – modeste hommage à Péroec.

Dix ans après, j'ai préféré un bon vieux stylo pour écrire la longue attente d'une grossesse. De nouveau, j'ai voulu transformer ce désespoir en texte – la plupart des premiers romans naissent ainsi.

Désormais, mon cerveau est paramétré en base vingt-sept. Comme Robinson, je continue à écrire sur ce cahier les dates de notre calendrier officiel, pour éviter de perdre la raison, mais les semaines, les mois et les années ont en réalité disparu de ²mes références. Je ne suis plus ni en 1999 ni dans ma trentième année : je suis au jour sept du troisième cycle. Le point zéro n'est ni la naissance du Christ, ni la fuite de Mahomet, ni l'éveil de Bouddha. Le point zéro, c'est le clac de la poubelle de la salle de bain se refermant sur la dernière boîte de pilules.

Mon corps est une sculpture de Tinguely : des dizaines de rouages compliqués, une mécanique subtile, et à l'arrivée rien, ou presque rien. Un jet d'eau minable, deux crachouillis, quelques grincements.